

La Collégiale Saint-Barnard à Romans. Des pratiques culturelles dans un espace cultuel : re-catégorisation des espaces, conflits et compromis.

Fabienne Dorey & Jean Davallon

Université d'Avignon

RÉSUMÉ. — L'article est issu d'une enquête vidéo couplée d'entretiens sur le comportement des visiteurs à la Collégiale Saint-Barnard à Romans-sur-Isère dans la Drôme. Cette enquête avait pour but d'analyser le comportement de visiteurs engagés dans une activité culturelle à caractère patrimonial au sein d'un lieu de culte. L'observation des comportements nous a permis de repérer, de manière fine, des conflits entre pratique de visite et signification du lieu, ainsi que des re-catégorisations de certains espaces, ou des compromis entre pratiques culturelles et pratiques cultuelles. La prise de conscience du sacré induit des comportements spécifiques révélateurs de situations de conflit. Nous avons observé que la charge symbolique des espaces intervient dans le comportement, et avons vérifié l'hypothèse selon laquelle plus l'espace était sacré, plus prononcées étaient les attitudes de déférence, les imitations de pratiques cultuelles, mais aussi les rituels de réparation. Il existe une certaine corrélation entre comportement et espace.

« *Ces lieux où vous venez admirer et rêver, nous y venons pour prier et adorer.* » Cette réponse de Montalembert à Victor Hugo pourrait servir d'illustration de la distance qui sépare l'usage patrimonial de l'usage cultuel des églises. Mis à part quelques cas exceptionnels où ces deux usages entrent en conflit (lors d'une visite intervenant au moment d'un office), ils sont suffisamment séparés l'un de l'autre pour que l'attention ne soit pas attirée sur leurs éventuelles relations. Or, les guides qui font habituellement visiter des églises savent qu'il existe toujours une influence du caractère religieux de l'édifice sur le comportement des visiteurs, en dehors même de tout office, comme si le lieu lui-même était doté d'une signification que les visiteurs, consciemment ou inconsciemment, prennent en compte.

Nous voudrions présenter ici les résultats d'une recherche qui s'est donné comme objectif d'explorer ce phénomène et d'essayer de comprendre comment opère cette "influence". Le point de départ est

une enquête vidéo couplée d'entretiens sur le comportement des visiteurs à la Collégiale Saint-Barnard à Romans-sur-Isère dans la Drôme. Cette enquête avait pour but d'analyser le comportement de visiteurs engagés dans une activité culturelle à caractère patrimonial au sein d'un lieu de culte. L'observation de ces comportements nous a permis de repérer, de manière fine, des conflits entre pratique de visite et signification du lieu, ainsi que des re-catégorisations de certains espaces, ou des compromis entre pratiques culturelles et pratiques cultuelles. Mais pour donner sens à ces conflits, à ces pratiques de re-catégorisation ou de négociation, il convient de se pencher au préalable sur la signification religieuse attribuée aux espaces et à l'architecture : c'est de la compréhension de l'observation des comportements avec cette signification que peut naître la compréhension de ce jeu entre culturel et cultuel qui caractérise la visite d'un tel édifice religieux.

En premier, nous partirons donc d'une rapide présentation de la Collégiale et de son organisation spatiale et symbolique. Nous exposerons ensuite la méthode utilisée par les observations, pour donner enfin les principaux résultats de notre analyse des pratiques de visites.

1. La Collégiale Saint-Barnard : un terrain d'étude privilégié d'observation de la rencontre du cultuel et du culturel

Le contexte : l'ouverture de la Collégiale à la visite

Le trésor de la Collégiale Saint-Barnard n'est pas ancré dans une longue histoire. En effet, au milieu du XVI^e siècle, au plus fort des Guerres de religion, le Baron des Adrets s'empara de la ville et saccagea la Collégiale, il enleva les vases sacrés, les ornements d'or et d'argent et les riches reliquaires de Saint Barnard ; puis, durant la Révolution, la Collégiale fut dépouillée une fois de plus de son trésor. Hormis l'édifice principal et la Chapelle du Saint-Sacrement, tout disparut lors de la vente des Biens nationaux en 1796.

La valorisation muséographique de Saint-Barnard est née très récemment. En effet, depuis quelques années la sacristie reçoit une petite exposition mise en place par l'Association des Amis de Saint-Barnard. Les objets de culte que nous pouvons y voir ne proviennent pas, pour la plupart de la Collégiale. Il ne s'agit donc pas vraiment d'un trésor au sens conventionnel du terme car la plupart des rares objets de la Collégiale ont été en réalité prêtés par le Musée diocésain d'art sacré de Mours-Saint-Eusèbe. Il en est de même pour les objets des expositions

à thème comme celle des “santibelli”¹ dans ce cas, ils avaient été prêtés par des collectionneurs particuliers ou des musées extérieurs.

Ce qui apparaît comme un trésor d’église n’est donc, en réalité, qu’une exposition temporaire d’objets issus d’horizons divers. L’orfèvrerie est actuellement exposée dans les placards de la sacristie, spécialement aménagés pour la recevoir (placard capitonné de tissu rouge, éclairage...). Les vêtements liturgiques sont quant à eux rangés dans les tiroirs du chapier. Des objets de culte privé² sont aussi présentés dans cette sacristie. Par ailleurs, l’Association des amis de Saint-Barnard y organise régulièrement des expositions dites d’art sacré. Elle organise aussi des visites de l’édifice, des tentures brodées de la Passion du Christ, et de ce que l’on appelle, à tort, le “trésor” de Saint-Barnard. Durant le week-end, les jours fériés ou les vacances, mais surtout le dimanche après-midi, la Collégiale devient lieu de visite. Après l’office dominical, les paroissiens y laissent la place aux touristes.

Concernant le futur du bâtiment, les projets portant sur la Collégiale répondent à une volonté municipale de réhabilitation du clocher pour en faire une salle d’accueil pour l’Association des amis de Saint-Barnard³ et une salle d’exposition. Il serait alors organisé un lien culturel entre la Collégiale et une nouvelle présentation didactique du trésor et de l’histoire du bâtiment et de la ville. Quant à la Chapelle du Saint-Sacrement, elle devrait conserver la Tenture brodée qui y est actuellement exposée.

Ainsi la Collégiale Saint-Barnard est-elle l’objet de deux usages, celui prédominant d’église, de lieu de culte et celui de monument, de lieu de visite. Il faut noter que le but de visite est presque toujours en lien étroit avec l’aspect culturel du lieu : voir des reliques, des objets sacrés, une architecture religieuse, etc. Certains visiteurs font même la démarche de venir voir spécialement le trésor ou l’exposition temporaire présentée dans la sacristie. Ce qui signifie que ces visiteurs (ou du moins un grand nombre d’entre eux) sont engagés dans une pratique culturelle tout en ayant à l’esprit que le lieu dans lequel ils viennent possède des particularités culturelles. On peut donc penser que l’aspect culturel peut modifier le comportement des visiteurs qui sont ainsi amenés à évoluer dans un lieu n’ayant pas une simple vocation culturelle.

¹ Cette exposition a été mise en place, en 2000, par Jacques Mazade, président de l’Association des Amis de Saint-Barnard.

² Les objets de culte privé représentent les objets dits de piété populaire (bénitiers de chevet, croix de rogations, médailles pieuses...) tandis que les objets de culte public englobent l’ensemble des objets en lien direct avec la liturgie (calices, ciboires, chasubles...).

³ Association des Amis de Saint-Barnard et du Calvaire des Récollets, loi 1901.

L'organisation culturelle de l'espace de la Collégiale : du profane au sacré

La Collégiale Saint-Barnard a été conçue à l'origine comme une architecture totalement vouée à la pratique d'un culte, à intégrer et exprimer une sacralité. Son organisation spatiale, répond à un parcours précis qui conduit du profane au sacré, du domaine du quotidien à celui de la transcendance, de celui des hommes à celui de la divinité. Dans une église à plan basilical traditionnel comme c'est le cas ici cette organisation des espaces religieux est relativement aisée à mettre en évidence car elle est inscrite dans l'architecture elle-même. « *La description physique (...) répond, ici, à une double nécessité. Elle nous permettra d'abord, de donner une image, une idée, toute subjective qu'elle soit, du cadre matériel de cette étude. Ce sera comme un éclairage initial sur le décor. Elle nous permettra ensuite de montrer la configuration réelle de l'espace (...), sa segmentarisation, son découpage – vertical et horizontal – dans lesquels toute gratuité est exclue (...).* »¹

En allant de l'espace le plus profane vers le plus sacré, on parcourt les espaces suivants : le portail, la nef, la croisée du transept, le transept et le chœur.

Le portail marque l'entrée dans l'édifice, il constitue le point de transition entre le profane extérieur et le sacré intérieur. La conception particulière de son architecture accentue le passage d'une qualité d'espace à une autre. Pour les fidèles c'est le lieu où doit débiter le recueillement.

En l'absence de collatéraux, comme c'est le cas dans la Collégiale, la nef est à la fois l'espace de déplacement vers le sacré et le lieu de présence de l'assemblée des fidèles lors des offices. « *La nef est la partie de l'église où se tiennent les fidèles. Elle est séparée du chœur par une balustrade ou la table de communion (...). C'est dans la nef qu'on place la chaire, le confessionnal et les fonts baptismaux.* »²

La croisée du transept est l'espace le plus proche du sacré qui se trouve directement accessible aux visiteurs. Aboutissement du parcours d'un individu dans la nef, c'est aussi symboliquement le point de rencontre entre le volume de la nef et celui du transept, le point de plus haute élévation.

Contrebutement de l'édifice, le transept est le lieu de l'expression de la dévotion particulière au sein des espaces des chapelles qui se trouvent implantées de part et d'autre de l'abside. Le fidèle y trouve souvent la possibilité d'être en contact avec le sacré mais grâce à l'intercession de la Vierge ou de Saints.

¹ Kaddour Zouilai, 1990, page 67. *Des voiles et des serrures*. Paris : L'Harmattan.

² Le Vavasseur et Haegy, 1940, pp. 34-36. *Manuel de liturgie et cérémonial selon le rite romain*. Paris : Gabalda.

Le chœur est le lieu sacré par excellence. Il est en principe un lieu inaccessible aux fidèles, la limite en est très souvent physique (grilles, marches, corde tendue). Symboliquement, lieu de l'expression du divin, le chœur est le siège de l'objet d'adoration pour le fidèle, non celui d'un parcours. Le chœur est la partie de l'église réservée au Clergé. Il comprend deux parties, mais sans séparation : le sanctuaire et le chœur proprement dit.

« On appelle sanctuaire l'espace situé devant et autour de l'autel où s'accomplissent les cérémonies des fonctions sacrées. Ordinairement le sanctuaire est plus élevé que le chœur d'un ou de plusieurs degrés. Le chœur proprement dit comprend l'enceinte réservée au Clergé assistant aux fonctions sacrées. (...) De tous côtés, le chœur est séparé du reste de l'église ; il est fermé en avant par une balustrade ou la table de communion... »¹

On le voit, cette organisation de l'espace est très directement réglée par l'usage cultuel et chaque fidèle est censé en avoir acquis une représentation. Que se passe-t-il lorsque le visiteur est amené à parcourir ces espaces, à passer de l'un à l'autre ? Nos observations confrontent la situation de visite et la situation religieuse. Nous démontrerons que dans le cadre des visites, il n'y a pas de frontières entre le sacré et le profane, mais une frontière entre cultuel et culturel. La frontière entre le sacré et le profane est valable pour les objets de culte, mais pas pour les visiteurs. Pour être plus précis et se référer aux travaux d'Élisabeth Claverie, cette étude montre qu'il n'y a pas de jonction entre profane et sacré. Les objets, attitudes, mondes et compétences obligent à des étapes, des mises en phases successives.

2. L'observation des pratiques des visiteurs

La principale méthode utilisée a été l'observation participante. Nous avons cherché à être le plus au centre du phénomène étudié, tout en voulant demeurer le plus discret possible afin de ne pas interférer sur ces attitudes. Cependant, inévitablement, nous avons fait tantôt de l'observation, tantôt de la participation. Nous avons donc dû réfléchir aux conditions de la possibilité d'une observation cachée.

Nous avons donc décidé d'adjoindre, à l'observation directe des visiteurs, l'enregistrement de leurs comportements au moyen de la vidéo et de la photo, ainsi que le recueil de ce qu'ils pouvaient dire de leur pratique de visite au cours d'entretiens.

¹ *Ibid.*

La vidéo et la photographie comme aide à l'étude des comportements

La vidéo constitue un outil important car elle offre, par sa technique spécifique le relevé le plus complet du continuum et du contexte d'une visite mais elle ne permet qu'une approche grossière du déroulement de celle-ci. « *Bien des gestes, des objets, des enchaînements ou des intervalles, des relations dans l'espace ou dans le temps passent de la sorte inaperçus. (...) Désormais l'observation différée remplace l'observation immédiate dans l'examen approfondi d'un procès ; l'enregistrement cinématographique, support de l'observation différée, devient, l'acte premier de la recherche. Le film ouvre l'enquête.* »¹ Pour notre part, la vidéo n'ouvre pas l'enquête, elle la complète.

En effet, si l'enregistrement vidéo donne des informations sur le contexte, la photographie couplée à la vidéo permet de recueillir des faits et des gestes qui échapperaient à l'attention au premier abord. L'image photographique fixe une portion du continuum et de la multiplicité des actions. L'attention peut ainsi se fixer sur l'instant. La photographie le capture, le fige dans sa particularité, lui rend son importance qui ne peut ressortir dans la masse d'une continuité d'actions. Elle permet de s'attarder et de découvrir des gestes et comportements que nous n'aurions pas pu repérer à cause de leur caractère éphémère, rapide ou de leur caractère trop familier. Le moment photographique représente souvent l'instant le plus illustratif d'une démarche ou le plus caractéristique d'un comportement.

En complément des outils liés à l'image, de longues descriptions écrites réalisées à partir de notes prises sur place sont nécessaires pour illustrer dans le détail la succession de gestes d'un visiteur. Elles permettent de replacer, le plus fidèlement possible le contexte temporel, physique et personnel spécifique de chaque visite.

Mesurer l'influence du culturel

L'utilisation de la caméra vidéo, comme celle de l'appareil photographique ne devait pas susciter une trop grande curiosité de la part des visiteurs pour ne pas modifier leurs attitudes. Nous avons donc opté pour du matériel très petit et discret. De même, notre attitude en tant qu'observateur se devait d'être la moins intrusive possible. Nous nous sommes donc fait passer pour des touristes en train de filmer ou photographier le bâtiment et les objets, bien que cela ne nous permettait pas de disposer d'une totale liberté d'action. Une autre technique d'observation consistait en l'utilisation d'une caméra fixe sur un angle

¹ Mara Rengo, « L'« arrivée » dans deux sanctuaires italiens », p. 211. In Anne-Marie Blondeau et Kristofer Schipper Peeters (sous dir.), 1990. *Essais sur le rituel II. Colloque du centenaire de la Section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études*. Louvain & Paris.

suffisamment grand. Sa limite apparaissait lorsqu'une action intéressante se déroulait en hors champ.

Dans la sacristie, la caméra se trouve dans le dos des visiteurs. Cela ne permet pas d'analyser les expressions du visage, mais nous avons délibérément opté pour ce cadrage de dos pour des raisons techniques et déontologiques. La sacristie est relativement petite et ne permet pas d'avoir du recul, les objets sont placés dans des placards dont les portes constituent un obstacle visuel pour le spectateur comme pour l'observateur. De plus, filmer de dos permet d'éviter de demander aux personnes une autorisation. La prise de vue reste ainsi ignorée des visiteurs qui ne voient pas la caméra et restent naturels. Car la présence de la caméra peut modifier les attitudes. Citons Claudine de France dans *Cinéma et anthropologie* définissant la profilmie : « *La manière plus ou moins consciente dont les personnes filmées se mettent en scène, elles-mêmes et leur milieu, pour le cinéaste et en raison de la présence de la caméra (...) elle concerne (...) toute forme spontanée de comportement ou d'auto-mise en scène suscités, chez les personnes filmées, par la présence de la caméra.* »¹

L'observateur doit rester anonyme au début, le temps de la prise de vue, puis se dévoiler pour demander un entretien à la fin de la visite car nous souhaitons établir une comparaison entre les attitudes filmées des visiteurs et leurs commentaires lors d'un entretien à la fin de leur visite. Il est important de signaler que les personnes filmées ne voient à aucun moment la vidéo, ni pendant l'entretien, ni après.

Cette méthode de confrontation entre l'entretien et la vidéo nous semble le moyen le plus efficace pour mettre en évidence et identifier les passages entre cultuel et culturel. Elle est complétée par des prises de notes portant sur des éléments qui ont pu sembler révélateurs dans la visite. Dans ce cadre, notre étude se concentre moins sur les expériences de participation interpersonnelle pour essayer de mettre en évidence les tendances et les interactions individuelles. Nous observerons les phénomènes plus statiques des gestes conventionnels, de l'organisation spatiale ainsi que d'autres déterminants "cultuo-culturels".

Visites et rapports cultuel/culturel

Il s'agit pour nous d'opérer des découpages fins du déroulement de la visite permettant d'aller au-delà d'une logique de fonctionnement ou d'opposition binaire entre cultuel et culturel. Nous ne nous contentons pas d'observer les moments de passage pour rechercher les petites variations de comportement qui permettent le passage entre le cultuel et le culturel.

¹ Claudine de France, 1982. *Cinéma et anthropologie*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, page 373.

Si l'opposition cultuel/culturel est forte, le problème est alors réglé rapidement, mais ce n'est que rarement le cas. Nous recherchons donc l'expression des solutions de compromis entre cultuel et culturel, qui se mettent souvent en place dans le cadre d'un espace donné et les passages, les failles permettant une circulation entre les deux statuts ; en nous appuyant sur les documents produits lors de l'étude.¹

Notre regard se tourne vers les visiteurs et leurs comportements dans un édifice religieux tel que la Collégiale. Notre attention se porte aussi bien sur leurs réactions orales (prononcées parfois de manière plus ou moins violente envers les acteurs patrimoniaux, écrites dans un livre d'or ou à l'institution muséale sous forme de lettre) que sur leurs attitudes corporelles (gestes, regards, postures...). Tout ceci entre dans le champ de la communication et pour reprendre Yves Winkin : « *La communication ne passe pas uniquement par la parole mais par des gestes, des postures, des façons d'occuper l'espace dans un contexte donné. Tel est le regard de l'anthropologie de la communication* ». ² Le cultuel et le culturel sont deux états qui dialectisent sans cesse, il s'opère un aller et retour incessant entre les deux, tant du côté des institutions, que de celui des acteurs ou des visiteurs.

3. Les pratiques de visite : le culturel aux prises avec le sacré

Le rapport aux espaces et à leur signification

La visite guidée de la Collégiale se déroule très souvent ainsi : visite de la Collégiale dans son ensemble, puis de la Chapelle du Saint-Sacrement et des tentures brodées de la Passion du Christ, et enfin du trésor de la Sacristie. Nous pouvons tout d'abord nous interroger sur les raisons qui font que cet ordre est ainsi privilégié. Il n'est, bien sûr, en rien obligatoire et n'est pas systématique car certains visiteurs y dérogent. Mais, en observant des visites organisées par les guides de l'Office de Tourisme ou les guides de l'Association, cet ordre apparaît comme récurrent.

¹ Cette enquête s'appuie aussi sur des expériences et des observations jalonnées sur plusieurs années et approfondies durant l'année 2001 (enquêtes qualitatives, entretiens avec les acteurs patrimoniaux et les paroissiens, modification de l'aménagement spatial...). Elle a notamment donné lieu à vingt entretiens, plusieurs séances de prises vidéo et plus d'une centaine de photographies, réalisés durant les vacances de Noël 2000, période très fréquentée tant par les visiteurs que par les fidèles.

² Yves Winkin, « Vers une anthropologie de la communication », page 111. In Philippe Cabin, 1998 (sous dir.). *La Communication. État des savoirs*. Auxerre : Éditions Sciences humaines. ISBN : 2-912601-03-7.

Le visiteur passe du général au particulier, de l'architecture à l'objet. Mais, c'est aussi un moyen pour lui de passer du culturel ou cultuel. Le propos débute par l'histoire de Romans et de la Collégiale puis les notions d'architecture et de style sont abordées, pour évoluer en description iconographique avec la lecture de la tenture de la Passion. À travers elle, la présentation passe de l'histoire de l'art à l'histoire du Christ, beaucoup plus délicate à expliquer lorsque le public n'est pas croyant. Le passage dans la sacristie conduit le visiteur à la notion plus générale de sacralité, par l'intermédiaire de la charge sacrée des objets qui lui sont présentés. Il se trouve alors face à l'invisible, à l'expression d'une foi.

Pour atteindre ces différents stades, le visiteur franchit des portes, des seuils symboliques (porte de l'église, porte de la chapelle puis porte de la sacristie). Il se trouve confronté successivement à trois espaces, trois temps et trois histoires (histoire de l'art, histoire de Christ, les Saintes Espèces du Christ). Dans la sacristie, lui sont présentés des objets ayant contenu le sang et le corps du Christ, il atteint alors le point le plus sacré de son parcours. Mais pour que cela fonctionne, il faut que le public en ait conscience, ce qui n'est pas toujours le cas.

Du seuil à la sacristie : les pratiques observées à travers les différents espaces parcourus par le visiteur.

Le seuil

L'arrivée sur les lieux et le franchissement du seuil de la Collégiale s'avère être une étape critique de la visite et cela aussi bien lorsque le bâtiment est vide, silencieux, que lorsqu'un office religieux y est célébré. Une émotion semble envahir tout un chacun, le poids de l'architecture et du cadre spatial est important. L'église est un lieu berceau d'un invisible, d'une foi, mais aussi d'un temps qui semble s'être arrêté. Les murs épais du bâtiment retiennent les bruits assourdissants du quotidien. Voitures, klaxons, cris du marché..., autant de vagues bruyantes stoppées au seuil de la porte de la Collégiale. Après le bruit de la porte du tambour marquant l'entrée dans le lieu, le silence se fait. On veille à ce que la porte ne "tambourine" pas, afin de respecter le silence ou de ne pas se faire remarquer. Il convient surtout de rester discret. Parfois, au contraire, le visiteur se laisse surprendre par le claquement de la porte, marquant la fin du récital cacophonique et vivant du quotidien. Peu à peu, le silence s'impose et visiteurs et fidèles peuvent alors avoir conscience d'être entrés dans un monde à part, différent de l'extérieur.

Cet instant est marqué par l'adoption d'actions, de mouvements, d'attitudes corporelles spécifiques. Le visiteur s'arrête, comme le fait le fidèle : arrêt ritualisé par le signe de croix et l'immersion des doigts dans le bénitier ou arrêt silencieux, temps d'appréhension des lieux. Tout à la fois, la vague sacrée, la vague esthétique et la vague spatiale viennent claquer au visage du visiteur, l'éclaboussant de stupeur ou d'admiration.

Autrefois, seules les personnes baptisées pouvaient pénétrer dans une église, aujourd'hui ce n'est plus le cas. Par contre, dans le contexte culturel, d'autres interdits se mettent en place. On laisse son animal de compagnie au seuil de la porte de l'église. Il est intéressant de constater qu'une personne est désignée ou s'auto-désigne pour rester dehors avec le chien. Parfois, un tour de rôle est instauré, mais ce n'est pas systématique. La mise à l'écart est quelque chose de très fréquent dans le culte catholique, notamment la mise à l'écart des femmes dans certains pèlerinages, comme c'est le cas lors du pèlerinage de Santa-Filomena en Italie.¹ La mise à l'écart dans la démarche culturelle reste, en rapport, beaucoup plus marginale et limitée et dépendant d'un choix personnel du visiteur.

La nef

Bien que la Collégiale ne possède pas de bas-côtés, la pratique culturelle crée un espace périphérique de circulation dans sa nef. Le visiteur y progresse en général en avançant par les côtés plutôt qu'en suivant son axe. Ceci constitue une différence avec la pratique culturelle car, pour assister à la messe, on pénètre par le milieu de la nef. Déambuler sur le côté est une stratégie de mise à distance du religieux. On indique par son déplacement spécifique que l'on ne s'engage pas dans une pratique culturelle, mais bien dans une pratique culturelle.

Quant aux bancs dans la nef, ils sont disposés et investis selon trois zones distinctes. Les deux extrémités c'est-à-dire les premiers et les derniers bancs sont investis en général par les visiteurs. Les bancs du fond sont fréquemment utilisés pour faire une pose, prendre le temps de lire le texte du guide touristique. Quant aux premiers bancs, dans la plupart des cas, ce sont les personnes composant un groupe en visite guidée qui les occupent afin d'écouter les propos du guide. Les premiers rangs sont aussi investis par les visiteurs individuels qui s'assoient un moment pour regarder les peintures du chœur. Les visiteurs ne s'assoient que très rarement dans la zone représentant le milieu de la nef. Par contre, elle peut être qualifiée d'espace d'usage culturel car ces bancs sont principalement utilisés lors des offices. En effet, pour la messe, la plupart des gens se placent au milieu, les personnes très pieuses devant, et les retardataires au fond. Nous pouvons donc constater que les zones de la nef sont occupées de manières différentes selon le temps : temps culturel ou temps culturel, chacune de ces temporalités marquant différemment l'espace.

¹ « Les participants sont presque exclusivement des hommes ; il s'agit là d'une sorte de rite d'initiation auquel sont soumis de nombreux petits garçons, même en bas âge. » Mara Rengo, « L'« arrivée » dans deux sanctuaires italiens », page 217. In Anne-Marie Blondeau et Kristofer Schipper, 1990 (sous dir.). *Essais sur le rituel II. Colloque du centenaire de la section des sciences religieuses de l'école pratique des hautes études*. Louvain & Paris : Peeters.

Le chœur

Comme nous l'avons vu, le chœur est un espace sacré. Dans le contexte de la Collégiale, il est strictement interdit d'y pénétrer, sauf pour quelques rares personnes : le prêtre et les célébrants en général, la femme de ménage, les paroissiennes chargées de décorer pour l'office, le sacristain et le guide qui doit traverser cet espace pour mettre en route l'éclairage des peintures du chœur. Bien entendu, les visiteurs, ainsi que les fidèles n'y entrent pas. Lorsque la femme de ménage ou le guide entrent dans le chœur, ils se retrouvent face à une situation de conflit. Ils pénètrent dans un espace interdit. Cependant, dans ce cadre, ils sont dans ce que nous pouvons appeler en terme de psychiatrie « *l'isolement* ». Il s'agit alors d'une rupture institutionnalisée. Dans cette situation, le chœur perd, provisoirement et pour ce seul individu, son caractère d'espace interdit et hautement sacré.

La croisée du transept

L'espace situé devant le chœur est un espace d'arrêt. Les fidèles s'immobilisent devant le chœur pour faire une gémulation et un signe de croix. Ils s'assoient aussi devant le chœur pour prier. Les visiteurs individuels s'arrêtent pour regarder les peintures murales du XIV^e siècle de plus près. Quant aux groupes, ils se dirigent tout de suite devant le chœur. Les personnes faisant partie du groupe s'assoient en général sur les premiers bancs et le guide se place en position plus élevée, sur les marches du chœur, pour faire son discours face à son public.

Les déplacements et les pratiques de la croisée sont différents dans une visite guidée et lors d'une visite individuelle. En effet, les modalités de passages et les durées de transit ne sont pas les mêmes. Nous observons que la caractérisation des espaces fonctionne dans l'individuel mais pas dans le cadre d'une visite guidée, l'intermédiaire qu'est le guide ne permettant pas, ici, l'expression d'une pratique individuelle de l'espace en invitant ses visiteurs à se regrouper rapidement face à lui.

Le transept

Côté nord, l'espace est marqué par l'autel des Saints et les lumignons qui les éclairent. Les cierges sont l'expression d'une forme de dévotion particulière, individuelle. Les fidèles prient par l'intercession d'un Saint et non directement le Seigneur. Par contre, dans le cadre des visites, l'acte de déposer et d'allumer un cierge est plus de l'ordre du rituel que du cultuel. Déposer un cierge, comme le signe de croix, est alors une pratique "normale" du touriste. Il s'agit d'un rituel de déférence.

L'espace du transept est marqué, au sud, par la lumière rouge indiquant la présence du Saint-Sacrement. Il s'agit d'un espace sacré. Nous constatons ici que les visiteurs se dirigent directement vers les Saints auxquels ils souhaitent dédier un cierge et ignorent la présence du Saint-Sacrement, celui-ci ne faisant alors l'objet d'aucune attention

particulière de leur part malgré sa forte charge sacrée. Le transept nord est un espace rituel, tandis que le transept sud où se trouve le Saint-Sacrement est un espace sacré. Lieu d'expression conjointe d'un rituel de déférence et de la présence du Saint-Sacrement, le transept est un espace ambivalent.

La sacristie

La sacristie n'est accessible culturellement que dans le contexte des visites guidées. Sa visite représente une expérience inhabituelle, on pénètre dans un lieu cultuel et réservé, dépôt des objets du culte et vestiaire du prêtre. Cela est surtout vrai lorsque la visite se termine et que le prêtre entre dans la sacristie pour préparer l'office. Les visiteurs prennent alors conscience de la double fonction du lieu. Le prêtre et les visiteurs vivent l'espace d'un instant collectivement sur ce lieu qui est alors à la fois cultuel et culturel. C'est un moment de passage, de transition entre deux statuts. Cet instant donne aux visiteurs et au prêtre l'occasion de se rencontrer et d'instaurer entre eux des rapports hors de leurs contextes habituels respectifs. Ce lieu aux multiples fonctions devient l'élément révélateur de l'office religieux en préparation. Les coulisses du rituel religieux paraissent d'autant plus intéressantes aux visiteurs qu'ils ont conscience que cette scène n'est pas visible en temps ordinaire.

4. Comportements des visiteurs

Dans le cadre d'une pratique patrimoniale de la Collégiale, on pourrait s'attendre, *a priori*, à ce que le visiteur ait un comportement typiquement culturel. Ses attitudes dans un monument historique, dans un musée, se définissent essentiellement par l'objet de sa visite et son rapport aux autres visiteurs.

En effet, d'une part le comportement du visiteur s'expliquerait par le rapport à son objet de visite quelle que soit l'expression de cette préoccupation culturelle. Dans ce cadre, le lieu d'exposition semblerait n'avoir qu'un rôle mineur dans le comportement des visiteurs comme le montrent les travaux d'Eliséo Véron et de Martine Levasseur sur l'analyse de la démarche de visite et leurs observations de terrain.¹

D'autre part, le comportement du visiteur se définirait par ses interactions avec les autres visiteurs. Nous observons des relations d'imitation ou d'évitement entre visiteurs pouvant être mis en parallèle avec l'analyse d'Erving Goffman sur les « *rites d'interaction* »².

¹ Eliséo Véron et Martine Levasseur, 1991. *Ethnographie de l'exposition*. Paris : Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou. ISBN : 2-902706-19-7.

² Erving Goffman, 1973. *Les rites d'interaction*. Paris : Minit.

Citons un exemple de comportement d'imitation dans le cadre d'une visite culturelle : Les visites guidées obligent les personnes à se regrouper pour suivre un itinéraire bien précis. Mais nous observons que, dans le cas des visites individuelles, le regroupement se produit aussi, sous la forme d'association de visiteurs individuels formant alors un ensemble que nous qualifierons de mini-groupe. Les attitudes des différents visiteurs dans le même cadre spatial et temporel tendent à être similaires. Le mini-groupe suit une personne et reproduit très souvent les mêmes actions. De même entre les mini-groupes, nous constatons qu'ils s'observent et s'imitent. Si un mini-groupe entre dans une salle plus sombre (une salle vidéo par exemple), un autre y est aussi attiré. Ses membres peuvent aussi observer les réactions d'un groupe pour, eux-mêmes, agir ultérieurement de la même manière. Nous constatons aussi des observations suivies d'imitation dans l'utilisation d'artefact (fiches explicatives, ustensiles à manipuler dans le cadre de la visite, espace interactif...).

L'imitation n'est pas une généralité. Au contraire, certaines personnes évitent les autres. Par exemple si un groupe est placé devant le panneau d'affichage, les personnes qui arrivent juste après eux ne vont pas aller vers le panneau. Ils vont au contraire faire un détour, l'éviter.

Nous observons aussi des attitudes d'évitement, lorsque les visiteurs regardent les vitrines. En général, les personnes défilent, elles sont les unes derrière les autres. Cependant, il arrive qu'une personne aille moins vite que les autres, alors les autres personnes la doublent, elles l'évitent, la contournent, en même temps que la vitrine devant laquelle elle se tient. Puis, elles reviennent voir cette dernière lorsqu'il n'y a plus personne.

Au cours de sa pratique culturelle, un visiteur peut passer de l'imitation à l'évitement et réciproquement, selon les circonstances.

Dans le cadre d'une visite de la Collégiale, on ne constate pas uniquement des attitudes patrimoniales liées au rapport à l'objet de visite ou aux autres visiteurs. Il apparaît des comportements spécifiques au lieu peu susceptibles de se produire dans un cadre culturel.

Ainsi, nous avons constaté que lorsqu'une personne priait dans un des espaces de la Collégiale, les visiteurs contournaient cette personne. Ils l'évitaient, peut-être pour ne pas la gêner ou par respect. La nature de cet évitement semble être différente de celle d'un évitement culturel. Plus que l'évitement de la personne, il s'agit de l'évitement de l'action culturelle, et peut-être même pourrait-il s'agir de l'évitement du sacré, car le rituel de déférence est ici très prononcé. Plusieurs attitudes à la fois d'évitement et de déférence s'accumulent telles que le contournement de l'espace sacré, la tête qui se baisse, la voix diminue en intensité, parfois même jusqu'au silence complet des visiteurs...

Il arrive aux visiteurs d'entrer dans la Collégiale au moment des offices. Dans ce cas, soit ils ressortent tout de suite sans faire de bruit, soit ils

continuent à entrer mais en se faisant discrets. Ils passent par les côtés de la nef sans aller jusqu'au bout, retroussant chemin loin de l'autel. Pour le visiteur profane, le fait d'entrer dans une église au moment d'un office pourrait être considéré comme une chance sur le plan culturel.¹

Un autre exemple d'évitement est l'attitude des visiteurs face au Saint-Sacrement, dans le transept. Si certains d'entre eux procèdent à l'allumage d'un cierge, aucun ne semble prêter attention à la présence en ce lieu de l'élément le plus sacré du culte catholique. L'objet est évité et reste inaperçu, lumières parmi les autres lumières du transept.

Parfois, nous avons observé des attitudes d'imitation d'une pratique culturelle. Le cas le plus frappant s'observe lorsqu'un visiteur fait un signe de croix à l'entrée de l'église ou devant le chœur et que les entretiens avec lui nous révèle qu'il est ni croyant, ni pratiquant. Notons tout de même que ce dernier a une connaissance des pratiques culturelles, aussi minime soit-elle.

La Collégiale est donc un lieu de culte dans lequel se côtoient deux types de pratique : les pratiques culturelles et les pratiques cultuelles. Nous pouvons mettre en évidence un troisième type de pratique mixte que nous nommerons pratiques "cultuo-culturelles", pouvant être génératrice de conflits.

En nous appuyant sur le modèle d'Erving Goffman et ses rites d'interactions, nous pouvons repérer les situations conflictuelles provoquées par les pratiques "cultuo-culturelles" et identifier leur règlement ou résolution qui s'opère de trois manières différentes : l'évitement et l'imitation mais aussi la réparation.

Lorsque l'usage d'un espace est réglé (visite ou office religieux), nous pouvons observer les passages entre les attitudes culturelles et cultuelles. Par contre, lorsqu'il y a un dérèglement de l'usage, comme dans la rencontre des visiteurs avec le prêtre dans la sacristie, il peut y avoir effraction et conflit.

Extension de la cure, lieu ordinaire et fonctionnel dans une pratique culturelle, la sacristie est un lieu moins sacré que le reste de l'édifice mais à l'accès réservé. On ne peut y entrer que lors des rites de passage (baptême, mariage). Seules quelques personnes y entrent sans effraction, dans le cadre de la pratique quotidienne : ce sont le sacristain, les paroissiennes chargées de préparer et décorer pour les offices, la femme

¹ Ce serait, en effet, le moyen pour lui d'observer les objets en fonction, dans leur contexte et utilisation. Il ne s'agit pas d'une reconstitution mais d'une véritable expérience du réel. L'église pourrait alors être considérée comme centre d'interprétation, lieu d'expérience du réel. La visite d'une église en plein office pourrait devenir une expérience de la culture catholique. Mais cela n'a pas lieu car l'expérience culturelle et sacrée peut s'envisager pour le croyant, mais pas l'expérience du religieux en tant qu'expérience culturelle.

de ménage ainsi que les guides et membres de l'association. C'est au moment des visites du trésor dans la sacristie que le conflit intervient. Le visiteur est en position d'effraction, car il se trouve dans un lieu qui est l'arrière plan du culte. Il est dans « *les coulisses* » du sacré et n'a alors aucune justification culturelle à son entrée dans cet espace. À l'ordinaire du prêtre se juxtapose soudain l'ordinaire de la visite.¹ En nous référant à Erving Goffman, la réponse du visiteur à sa prise de conscience de l'effraction va induire un rituel de réparation². « *Si un comportement orienté vers un but est contrarié, cela suscite une réaction d'alarme. Si l'on peut réussir à se débarrasser de l'obstacle ou à l'éviter complètement, la réaction d'alarme s'estompera. Cependant, fréquemment, la source d'interférence ne peut être évitée ou éliminée. Dans ce cas, partager l'angoisse avec des individus qui ne sont ni anxieux ni menaçants, par le truchement de la communication, constitue un moyen efficace d'amoindrir l'impact de l'interférence.* »³

Au sein des espaces de la Collégiale, le conflit principal apparaît lorsque les deux pratiques, culturelle et culturelle s'exercent fortement sur le même lieu. Il y a quelques années, la lumière du Saint-Sacrement était disposée dans la chapelle du même nom. Or, il se trouve que c'est dans ce lieu que sont exposées les tentures brodées de la passion du Christ. Afin d'éviter tout risque de dégradation de ces œuvres extrêmement fragiles, la chapelle fut alors fermée aussi bien aux fidèles qu'aux visiteurs non accompagnés. Ce ne fut pas sans conséquence, les fidèles ne pouvant plus avoir accès à ce lieu sacré qu'au moment des offices religieux.⁴ Quant aux visiteurs, ils ne peuvent plus y accéder qu'en acquittant un droit d'entrée, la chapelle n'étant accessible, que dans le cadre d'une visite guidée.

¹ À ne pas confondre avec la définition liturgique de ce même terme "l'ordinaire de la messe" qui désigne l'ensemble des prières de teneur invariable.

² Le sociologue Erving Goffman (1922-1982) est l'un des principaux représentants du courant visant à décrire et à analyser des situations concrètes de la vie quotidienne. Selon E. Goffman, une fonction importante de la communication est le maintien de la face, c'est-à-dire l'image positive de soi que l'on tente de présenter aux autres, que ce soit à travers le langage, les postures, l'habillement, etc. Cet auteur assimile le monde social à la scène d'un théâtre où nous sommes tout à la fois acteurs et spectateurs. Chacun joue ainsi un rôle et confirme ou rejette le rôle joué par autrui. E. Goffman a notamment analysé les « *rituels d'interaction, tels que les rituels d'accès (salutations et adieux) ou de réparation (présentations d'excuses après un incident)* ». In Philippe Cabin, 1998 (sous dir.). *La Communication. État des savoirs*. Auxerre : Éditions Sciences humaines. ISBN : 2-912601-03-7.

³ Jurgen Ruesch, « Valeurs, communication et culture », page 31. In Gregory Bateson et Jurgen Ruesch. *Communication et société*. Paris : Seuil. ISBN : 2-02-010350-8.

⁴ La messe du soir se déroule dans la chapelle, étant donné le petit nombre de fidèles et, l'hiver la chapelle est plus facile à chauffer.

Dans un usage cultuel, la chapelle se devait, d'être un lieu ouvert, toujours accessible aux fidèles pour l'adoration du corps du Christ. Or, du fait de sa pratique "cultuo-culturelle", elle est devenue l'espace le plus fermé de la Collégiale. Il est donc apparu très vite qu'elle ne pouvait être à la fois l'écrin du cultuel, en contenant le Saint-Sacrement, et celui du culturel, en exposant les tentures brodées. Le conflit fut partiellement réglé au profit du culturel avec le déplacement du Saint-Sacrement. Hors de la chapelle, ce compromis a eu d'importantes conséquences sur le statut des différents espaces impliqués. La charge sacrée de la chapelle a diminué tandis que son rôle de "vitrine" culturelle s'est considérablement renforcé. Parallèlement, le transept sud a vu sa vocation culturelle élargie par la translation du Saint-Sacrement, passant d'un statut essentiellement rituel à celui de lieu de l'expression de la présence divine.

En général, comme dans le cas de la chapelle, le temps d'usage est binaire : soit temps cultuel soit temps culturel, et les deux ne peuvent se chevaucher. Pour qu'il n'y ait pas de situations d'effraction, ils ne doivent pas se trouver réunis sur un même espace. En général, le temps culturel doit s'adapter au temps cultuel. Les visites se font aux moments "creux", lorsqu'il n'y a pas d'offices. Il n'est pas envisageable de faire visiter l'église le dimanche matin lors de l'office dominical, le soir à partir de 18 heures et le samedi après-midi consacré aux mariages. Les différents temps liturgiques occupent la nef et la Chapelle du Saint-Sacrement durant les offices et les cérémonies, la sacristie pour leur préparation.

Fondamentalement, l'espace de la Collégiale reste un espace sacré. Mais, il existe la possibilité de négocier l'espace, sachant que la négociation n'entame pas le caractère sacré du lieu. Notons que la négociation est possible pour l'espace, mais elle est presque impossible sur le temps. Nous sommes alors dans l'ordre de l'exclusif. Lorsqu'il y a un office, on ne visite pas, ou l'on est seul et discret, et l'on reste en périphérie, ce qui constitue une réparation de la part du visiteur de son action d'effraction.

L'observation des pratiques des visiteurs dans un édifice religieux comme celui de la Collégiale nous permet de mettre en évidence que la prise de conscience du sacré induit des comportements spécifiques révélateurs de situations de conflit. L'apport des analyses précédentes sur les espaces nous permet d'envisager l'existence d'une différenciation des pratiques (imitation, réparation, évitement) en fonction du degré de sacralité de l'espace. En effet, nous avons observé que la charge symbolique des espaces intervient dans le comportement. Nous avons vérifié l'hypothèse selon laquelle plus l'espace était sacré, plus prononcées étaient les attitudes de déférence, les imitations de pratiques culturelles, mais aussi les rituels de réparation. De plus, nous avons observé qu'il y avait une certaine corrélation entre comportement et espace : par exemple, les attitudes d'imitation ont été observées majoritairement à

l'entrée, les évitements dans les transepts et les attitudes de réparation dans la sacristie.

La mise en œuvre de Vatican II sur la liturgie a provoqué des transformations et des aménagements importants dans les espaces des églises et parfois leur requalification physique pour une meilleure participation des fidèles à l'office. Nous pouvons affirmer, après observation des attitudes des visiteurs de la Collégiale que la pratique culturelle re-catégorise elle aussi l'espace mais dans sa dimension symbolique.

Au plan architectural des lieux et au plan sacré de la Collégiale tel que nous l'avons dressé plus haut, s'ajoute donc un nouveau plan qui se superpose à eux et les complète : celui de la pratique culturelle de l'édifice. L'importance des lieux devient alors différente de celle basée sur des critères exclusivement cultuels, et une nouvelle organisation apparaît, beaucoup plus liée aux relations cultuel/culturel dans leurs espaces qu'à la nature physique ou symbolique de ces derniers (cf. plan). Apparaissent ainsi des lieux d'expression commune du cultuel et du culturel sans conflit (seuil, transept, croisée), des lieux fortement cultuels sans interaction du culturel (chœur, Saint-Sacrement dans le transept), des lieux de pratique commune mais d'usages divergents (nef), des lieux où la dimension culturelle prend le pas sur le cultuel (sacristie) et enfin des espaces de conflit d'usage entre cultuel et culturel (Chapelle du Saint-Sacrement, sacristie avant un office).

Ce type de travail pourrait être élargi à l'ensemble des édifices, même modestes, ayant à faire coexister en leur sein deux types de pratiques différentes, celle d'une dévotion au sacré et celle de la contemplation et de la découverte d'objets liés au sacré. Il pourrait permettre de mettre clairement en évidence les changements de statut des espaces et d'en dresser un nouveau plan. Ce plan pourrait constituer un support essentiel à toute intervention future sur ces derniers afin qu'une volonté de conservation d'un caractère cultuel à une partie de l'édifice ou au contraire de développement culturel d'une autre ne soit pas contredite par leurs usages réels ou n'entre pas en conflit avec leur symbolique ou leur vocation.

En effet, une étude telle que la nôtre permet une définition physique de ces nouveaux types d'espaces et leur identification et offre aux différents intervenants sur un lieu de culte à vocation culturelle les moyens d'appréhender plus finement les enjeux spatiaux qu'implique une action culturelle sur un édifice religieux. Permettre d'identifier les conditions d'apparition d'une démarche d'évitement, d'imitation ou la naissance de conflit ouvre la voie à de nouvelles démarches d'investigation des espaces afin que puissent être mieux conciliées, dans le cadre d'aménagements cultuels ou culturels futurs, la dimension symbolique des lieux liée à leur architecture, leurs fonctions affirmées et les pratiques qui en découlent.

Bibliographie

- Jean-François Barbier-Bouvet, 1980. *Jours, parcours, détours : espace des pratiques et pratique de l'espace au Musée du Louvre*. Paris : Ministère de la Culture.
- Gregory Bateson et Jürgen Ruesch. *Communication et société*. Paris : Seuil. ISBN : 2-02-010350-8.
- Claudine de France, 1982. *Cinéma et anthropologie*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.
- Erving Goffman, 1973. *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit,
- François Laplantine, 1996. *La description ethnographique*. Paris : Nathan.
- Le Vavas seur et Haegy, 1940. *Manuel de liturgie et cérémonial selon le rite romain*. Paris : Gabalda.
- Mara Rengo, « L'« arrivée » dans deux sanctuaires italiens ». In Anne-Marie Blondeau et Kristofer Schipper (sous dir.), 1990. *Essais sur le rituel II. Colloque du centenaire de la Section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études*. Louvain & Paris : Peeters.
- Eliséo Véron et Martine Levasseur, 1991. *Ethnographie de l'exposition*. Bibliothèque publique d'information ; Centre Georges-Pompidou. ISBN : 2-902706-19-7.
- Yves Winkin, 2001. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris : Seuil. (1^e éd. : De Boeck Université, 1996). ISBN : 2-02-040284-X.
- Yves Winkin, 2000. *La Nouvelle communication*. Paris : Seuil